

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XV^e, XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

10
182

MÉMOIRES

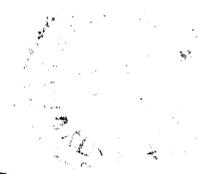
DE MADAME LA MARQUISE

DE

MONTESPAN.



TOME SECOND.



PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829.

MÉMOIRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE MONTESPAN.

CHAPITRE PREMIER.

Le prince de Mont-Béliard. — Il accède aux propositions qui lui sont faites. — Billet du roi. — Diplomatie du chancelier d'Angleterre. — Lettre du marquis de Montespan. — Le duché dans la lune. — Le domaine de Navarre, appartenant au prince de Bouillon, promis à la marquise.

IL y avoit peu de monde cette année-là aux eaux de Bourbonne, dans les commencemens du moins, car après cela on en vit arriver beaucoup, afin de me voir probablement, et mademoiselle de Nantes.

Le chancelier Hyde y étoit déjà installé, et

comme son logement étoit des plus agréables et des plus commodes, il eut la bonté de l'échanger contre le mien. Peu de jours après, il m'annonça la venue du prince de Mont-Béliard de Wirtemberg, lequel désiroit me présenter ses hommages ainsi qu'à la fille du roi. Ce prince souverain vint me rendre visite en effet; je le trouvai bien changé pour un si petit nombre d'années.

Nous nous étions vus, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, lors du premier voyage du roi en Flandre. Il m'en rappela toutes les circonstances, et eut l'amabilité de me dire qu'au lieu de décliner j'embellissois.

— C'est vous, prince, qui embellissez tout, lui répondis-je; je commence à ressembler à une maison qui se détériore, et je ne viens ici que pour me rajuster.

M. de Mont - Béliard avoit perdu depuis moins d'un an l'aimable princesse son épouse; il sentoit vivement cette perte, et il n'en parloit que les larmes aux yeux.

— Vous savez, madame, me dit-il, que mes états sont en ce moment non pas tout-à-fait administrés, mais entièrement occupés par les of-

ficiers de sa majesté le roi de France. Les personnes qui s'intéressent de cœur à mon sort, et celles qui se réjouissent de mes alarmes, paroissent persuadées que ce provisoire tournera bientôt en définitif. Je n'ose vous questionner à cet égard, sachant combien toute discrétion vous est imposée; mais j'avoue que je passerois des nuits plus calmes et plus tranquilles si vous pouviez me rassurer jusqu'à un certain point.

— Prince, lui répondis-je, le roi n'est jamais sévère qu'envers ceux dont il a eu à se plaindre. Monsieur le duc de Neubourg et quelques autres princes du Rhin ont eu le mauvais esprit de ne lui pas être fidèles: il les en a punis comme faisoit César, et comme feront tous les grands princes après lui. Mais vous ne lui avez jamais témoigné ni froideur, ni aversion, ni indifférence. Il a commandé au maréchal de Luxembourg d'entrer sur vos terres pour empêcher le prince d'Orange d'y pénétrer avant nous, et votre souveraineté a été mise non pas sous la domination, mais sous la protection du roi de France, qui veut pouvoir entrer de là dans le Brisgau.

Madame de Thianges, madame de Nevers et

moi, fimes tout ce qui dépendoit de nous pour distraire ou adoucir les chagrins du prince; mais la perte de mademoiselle de Châtillon, sa charmante épouse, lui étoit beaucoup plus sensible que celle de ses états; l'amertume qu'il en ressentoit étoit au-dessus de toutes les consolations possibles.

La marquise de Thianges engagea le chancelier d'Angleterre à pressentir le prince, et à savoir à peu près de lui s'il consentiroit à échanger le comté de Mont-Béliard contre de superbes domaines en France, à quoi l'on ajouteroit quelques millions monnoyés.

M. de Wirtemberg demanda quelques journées pour y réfléchir, et s'imaginant que ces insinuations venoient de Versailles, il répondit *qu'il n'avoit rien à refuser au plus grand des rois.*

Ma sœur, dès le lendemain, en écrivit au marquis de Louvois au lieu de le demander au roi en personne. M. de Louvois, qui probablement vouloit dépouiller M. de Mont-Béliard sans bourse délier, présenta malicieusement cette ouverture

au monarque, et le roi m'écrivit aussitôt le billet suivant :

« Laissez M. de Mont - Béliard tranquille ,
» et ne lui reparlez plus de ses états. Si l'affaire
» qui occupe madame de Thianges pouvoit être
» ménagée, il seroit de toute convenance qu'une
» principauté de cette importance demeurât à la
» couronne, du moins quant à la souveraineté. La
» principauté d'Orange m'est une assez bonne
» leçon : il ne faut qu'un seul souverain dans un
» empire. Quant à vous, ma chère amie, n'ayez
» aucun regret de tout cela. Vous allez être du-
» chesse, et je vous donne avec plaisir ce titre
» que vous souhaitez. Faites savoir à M. de Mon-
» tespan que son marquisat va être érigé en du-
» ché-pairie, et que j'y ajouterai le nombre de
» seigneuries convenables, ne voulant pas déro-
» ger à l'usage qui a force de loi, etc. »

La décision du prince étoit formelle, et d'après son caractère, il n'y avoit pas à balancer. Je lui écrivis à l'instant même pour lui exprimer ma vive reconnaissance, et nous cherchâmes, la

marquise et moi, à quel intermédiaire nous pourrions confier le mandat scabreux de traiter avec le marquis de Montespain ; il haïssoit toute ma famille, pour n'avoir obtenu d'elle aucune satisfaction lors de ses fureurs. Nous priâmes le chancelier Hyde, personnage considérable, de vouloir bien accepter cette mission ; il ne crut pas devoir s'y refuser, et au bout de dix ou onze jours, il reçut la réponse suivante, qui le divertit médiocrement.

« Du château de Saint-Elix. . . , au bout du monde !

» Je suis sensible, mylord, autant que je le
» dois, à l'honneur que vous avez bien voulu
» me faire, et, cependant, permettez-moi de
» trouver étrange qu'un homme de votre impor-
» tance ait voulu se mêler d'une semblable négo-
» ciation. Sa majesté le roi de France ne m'a
» pas consulté lorsqu'il a voulu faire de mon
» épouse sa maîtresse : il est assez extraordinaire
» qu'un aussi grand prince attende, aujourd'hui,
» mon intervention pour récompenser une con-
» duite que j'ai improuvée, que j'improuve et

» que j'improverai jusqu'à mon dernier soupir.
» Sa majesté a fait huit ou dix enfans à
» mon épouse, sans m'en dire un mot : ce
» prince peut bien lui faire présent d'un duché,
» sans m'appeler pour cela à son aide. D'après
» les lois divines et humaines, le roi devrait
» punir madame de Montespan, et au lieu de la
» châtier, il veut la faire duchesse !... Qu'il la fasse
» princesse et même altessé s'il le veut, il a toute
» puissance en main ; je ne suis qu'un roseau ,
» il est un chêne.

» Si madame rêve les ambitions, la mienne
» est, depuis quarante ans, satisfaite; je suis né
» marquis, je mourrai marquis à moins d'une
» catastrophe imprévue, et madame la marquise,
» tant qu'elle ne changera pas de conduite, n'a
» pas besoin de changer d'état.

» Je me relâcherai pourtant de ma rigueur si
» monsieur le duc du Maine veut intervenir pour
» sa mère, et m'appeler *son père*, quoi qu'il en
» soit.

» Je n'en suis pas moins sensible, mylord, à
» l'honneur de votre connaissance, et puisque
» vous êtes de la société de madame la mar-

» quise, tâchez de vous soustraire à ses charmes,
 » car c'est une enchanteresse quand elle le veut...
 » Il est vrai que vous n'étiez pas tout-à-fait roi
 » dans votre Angleterre, à ce qu'on m'a dit.
 » Je suis, du fond de mon exil (à peu près
 » volontaire comme le vôtre) le plus recon-
 » noissant et le plus empressé de vos serviteurs,

» De Gondrin MONTESPAN, »

La marquise de Thianges eut un mouvement de vivacité; à la lecture de cette lettre elle en fit toutes nos excuses au chancelier anglais, et elle me dit : — Je commence à me douter que le roi de Versailles n'est pas homme de bonne foi envers vous en faisant dépendre votre illustration du marquis de Montespan; c'est comme s'il vous donnoit un duché dans la lune.

Je mandai au roi que le marquis refusoit de se prêter à ses vues généreuses; il me répondit: *Eh bien! nous verrons ailleurs.*

Heureusement cette mortification domestique ne transpira point à Bourbonne, car M. de La Bruyère y étoit venu avec monsieur le prince; et ce

modèle des satiriques n'eût pas manqué de s'y divertir à mes dépens.

La bonne compagnie me prodigua ses attentions ; Coulanges , dont les cajoleries sont si amusantes , ne nous quitta pas un instant.

Monsieur le prince, après les états, vint se délasser à Bourbonne, qui lui appartient. Après avoir fait tout ce qu'il a pu autrefois pour détrôner son maître, il est maintenant son serviteur enthousiaste, le voyant si fort. *Il se passionna* pour mademoiselle de Nantes, et me demanda la permission de la souhaiter pour le duc de Bourbon son petit-fils ; ma réponse fut que cette alliance étoit désirable de part et d'autre, et qu'au roi seul appartenoient ces décisions.

Malgré l'insolente diatribe de M. de Montespan, les eaux se montrèrent bonnes et favorables ; mon sang peu à peu se calma , mes douleurs passant d'un genou à l'autre , s'affaiblirent insensiblement sur les deux ; et après avoir donné une brillante fête au prince de Mont-Béliard, au chancelier d'Angleterre et à nos baigneurs les plus distingués, je m'en retournai à Versailles,

où les travaux me parurent singulièrement avancés.

Le roi vint au-devant de nous jusqu'à Corbeil; madame de Maintenon, ses jolies nièces et mes enfans étoient dans le carrosse. Le roi me reçut avec ses empressemens ordinaires, et cependant ne me dit pas un mot de la rudesse que m'avoit fait essuyer mon mari. Deux ou trois mois après il se rappela sa promesse royale, et il me donna à entendre que le prince de Bouillon n'étoit pas éloigné de recéder Navarre en Normandie, et que cet immense et magnifique domaine serait érigé en duché pour moi.

Il ne l'est pas encore au moment où j'écris; peut-être est-il marqué dans le ciel que je ne serai jamais duchesse; dans ce cas, le roi ne mériterait pas les reproches intérieurs que ma sensibilité lui adresse, puisque sa bonne volonté se trouveroit liée et enchaînée par les destins. C'est ma bonté qui me fait parler ainsi.

CHAPITRE II.

Le tambour vénitien: — La petite Olivier. — Amour d'Adriani. — Son ingratitude. — Sa punition. — Sa vengeance. — Complainte à ce sujet.

AU grand massacre de Candie, M. de Vivonne eut le plaisir de sauver un jeune tambour vénitien qu'il remarqua tout sanglant et tout évanoui, parmi les morts et les mourans dont la terre étoit au loin couverte; il le fit panser et soigner par les médecins de la marine françoise, se proposant de me le donner ou pour valet de chambre, ou pour page, tant ce jeune Italien étoit agréable et beau. *Adriani* étoit son nom. Il me le présenta lorsque l'expédition fut retournée en France, et je fus sensible à cette aimable attention de mon frère, car véritablement le pareil de son jeune tambour n'existoit pas.

Adrien fut admirable à voir sous ma livrée ; et lorsque ma voiture sortoit, il avoit à lui seul toute l'attention publique. Sa taille n'étoit pas encore tout ce qu'elle pouvoit être, il se développa tout à coup , et alors on eut raison de le comparer à un parfait modèle académique. Il perdit en assez peu de temps les manières venues de son premier métier : je vis en lui le meilleur ton ; il eût été beaucoup mieux placé dans l'intérieur qu'au dehors de mon équipage.

Par malheur ce jeune éventé se donna les airs de trouver ma personne agréable , et de se passionner pour moi ; mon premier valet de chambre m'en informa sur-le-champ ; je le donnai au roi , qui l'avoit quelquefois remarqué sur son passage.

Adrien fut d'abord inconsolable de cette mutation à laquelle il ne s'attendoit pas ; mais la vanité prenant bientôt le dessus , il comprit que son poste nouveau étoit un avancement , et il se crut un grand personnage , puisqu'il avoit l'honneur d'approcher et de servir un roi.

La petite Olivier, première demoiselle de magasin chez madame Camille, ma marchande de